

Puissance de l'image absente

Journée d'étude du mercredi 6 mars 2019
(Université Grenoble Alpes)

Que se passe-t-il quand l'image, censée figurer, disparaît ? La rhétorique traditionnelle n'évoque jamais la possibilité d'exprimer métaphoriquement une idée, une sensation, un sentiment, sans donner le comparant. Les films pourtant sont souvent travaillés par une référence implicite qui fonctionne sur le mode de l'analogie, par un comparant qui n'est explicité ni par l'image ni par les mots, du moins dans tel segment du film, mais qui se donne à lire en creux, à de fragiles indices, et qui façonne l'œuvre à différents niveaux. Cela peut aller d'une inflexion dans le jeu d'un acteur à des choix globaux de mise en scène qui irriguent un plan, une séquence ou tout un long-métrage. Si cette forme métaphorique n'est pas rare, le phénomène ne nous est pas familier pour autant. Jacques Gerstenkorn ne parle pas d'autre chose, pourtant, lorsqu'il étudie différents cas de « greffes métaphoriques », où « le comparant est davantage suggéré que représenté ». Deleuze pour sa part avance la notion de métaphore intrinsèque, « dans l'image et sans montage », où « une seule image capte les harmoniques d'une autre qui n'est pas donnée ». Eisenstein avant eux parlait déjà d'« associations imagées intérieures », nullement « soulignées [...] par des moyens extérieurs », qui « ne font qu'effleurer fugitivement la conscience ». Mais les obstacles à la pleine reconnaissance de cette figure sont nombreux, comme en atteste Deleuze lui-même qui a l'intuition de la métaphore intrinsèque en lisant Eisenstein mais qui fait aussitôt l'hypothèse qu'il n'y en a aucune chez lui, contre l'évidence.

C'est pourquoi il convient de mesurer précisément les traces, l'étendue, les différentes déclinaisons au cinéma de cette figure d'analogie originale. Il pourrait s'avérer que cette métaphore *in absentia* d'un nouveau type où, à l'inverse de la métaphore traditionnelle, ce n'est plus le comparé mais le comparant qui « manque », qui n'est pas donné dans le segment textuel ou filmique où l'autre terme de la comparaison intervient, est utilisée de façon privilégiée par le cinéma. Ne permet-elle pas de convoquer les puissances de l'analogie sans briser la continuité diégétique ? d'introduire discrètement une appréciation sur le filmé, de fondre le thème et le jugement porté sur le thème par exemple ?

Cette présence particulière d'une image apparemment *in absentia* requiert donc notre attention, que ce soit pour mesurer la puissance cinématographique de telle ou telle image « absente », sa signification dans une œuvre, ou pour analyser le mécanisme lui-même, pour cerner la façon insensible dont des idées ou des sentiments s'insinuent en nous au cinéma. Quelles possibilités créatives offre au cinéaste cette métaphore au comparant implicite ? Quelle fécondité présente-t-elle pour l'analyse de film ? Quels outils pouvons-nous déployer pour l'appréhender ?